Anthologie de poèmes

Guerre et poésie : l'engagement du poète



Victor Jorgensen a capturé ce baiser à Times Square aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale. Un soldat américain embrasse une infirmière.

Par Jean Chefdeville et Yanis Gouled.

Préface

Pour moi, la poésie est un art permettant d'exprimer mon opinion ou de me divertir; elle sert à dénoncer et à faire prendre parti au lecteur. Elle soutient souvent une cause politique, culturelle ou sociale. En général la forme utilisée est celle de la poésie engagée. C'est pourquoi dans cette anthologie j'ai choisi de parler de la poésie engagée sur le thème de la guerre. Elle regroupe donc des poèmes du XIXe siècle à nos jours. J'ai choisi cette période de l'Histoire qui fut riche en importants évènements historiques, comme par exemple les deux guerres mondiales. Durant cette période, la poésie est utilisée comme une arme, pour se défendre ou encore dénoncer les atrocités de la guerre. Le poète est en général un témoin privilégié des atrocités et horreurs de la guerre et cherche alors à faire part de son vécu ou de ses visions. Il s'exprime donc grâce à l'écriture qui permet d'être vue par le monde.

Dans cette anthologie, j'ai décidé de mettre dix poèmes d'auteurs différents qui expliquent leur vision des évènements de leur époque. Boris Vian a exprimé son désir de déserter durant la guerre d'Indochine en écrivant « Le déserteur » où énormément de soldats français sont morts. De nombreux poètes ont exprimé leurs sentiments durant les deux guerres mondiales comme Joseph Kessel qui écrit « le chant des partisans » ou encore Emile Verhaeren qui écrit le poème « Au reichstag », durant la guerre franco-prussienne. Arthur Rimbaud écrit « Le dormeur du val » où il décrit de qu'il voit. Ces poèmes nous montrent que le poète est souvent un témoin de son époque, il nous fait connaître les éléments qui l'entourent grâce à la poésie. Cette dernière est souvent utilisée pour exprimer son opinion mais généralement pour dénoncer. Les thèmes les plus importants des dernières décennies sont la guerre, l'oppression et l'envie de liberté. C'est alors qu'on utilise le terme « engagé ». Les poètes ne sont pas toujours porteurs de bonnes paroles; Déroulède est pour la liberté mais pour cela il incite les gens à faire la guerre. Au contraire Paul Eluard écrit clairement son envie de liberté. Mais ces poèmes engagés sont très intéressants car ils mettent en avant les difficultés et la complexité de la vie de leur époque. Ces poèmes sont là pour faire partager leurs histoires et prévenir les générations futures.

Dans cette anthologie vous trouverez des poèmes engagés de différentes époques, de différents styles d'écritures, et différents thèmes développés comme la liberté, la guerre et l'oppression. J'ai choisi d'illustrer certains des poèmes avec des images ou peintures qui correspondent parfaitement au texte. Les poèmes sont placés à la suite dans un ordre chronologique : le premier à été écrit en 1829 et le dernier en 1956. Les auteurs sont les suivants : Arthur Rimbaud, Boris Vian, Louis Aragon, Paul Eluard, Guillaume Apollinaire, Joseph Kessel, Paul Déroulède, Victor Hugo, Emile Verhaeren.

Table des matières

p.4 « Bal des pendus » d' Arthur Rimbaud
p.6 « Le déserteur » de Boris Vian
p.8 « L'affiche rouge » de Louis Aragon
p.10 « La Parole » de Paul Éluard
p.11 « Automne malade » de Guillaume Apollinaire
p.12 « Le chant des partisans » de Joseph Kesse l
p.13 « Le clairon » de Paul Déroulède
p.14 « L'enfant grec » de Victor Hugo
p.15 « Les ailes rouges de la guerre » d'Emile Verhaeren
p.16 « Le dormeur du val » d' Arthur Rimbaud

Arthur Rimbaud (1854-1891), poète français, écrit le poème « Bal des pendus » en 1971 issu du recueil *Poésies* :

Au gibet noir, manchot aimable, Dansent, dansent les paladins, Les maigres paladins du diable, Les squelettes de Saladins.

Messire Belzébuth tire par la cravate Ses petits pantins noirs grimaçant sur le ciel, Et, leur claquant au front un revers de savate, Les fait danser, danser aux sons d'un vieux Noël!

Et les pantins choqués enlacent leurs bras grêles Comme des orgues noirs, les poitrines à jour Que serraient autrefois les gentes damoiselles Se heurtent longuement dans un hideux amour.

Hurrah! les gais danseurs, qui n'avez plus de panse!
On peut cabrioler, les tréteaux sont si longs!
Hop! qu'on ne sache plus si c'est bataille ou danse!
Belzébuth enragé racle ses violons!

Ô durs talons, jamais on n'use sa sandale!

Presque tous ont quitté la chemise de peau;

Le reste est peu gênant et se voit sans scandale.

Sur les crânes, la neige applique un blanc chapeau:

Le corbeau fait panache à ces têtes fêlées, Un morceau de chair tremble à leur maigre menton : On dirait, tournoyant dans les sombres mêlées, Des preux, raides, heurtant armures de carton.

Hurrah! la bise siffle au grand bal des squelettes!

Le gibet noir mugit comme un orgue de fer!

Les loups vont répondant des forêts violettes:

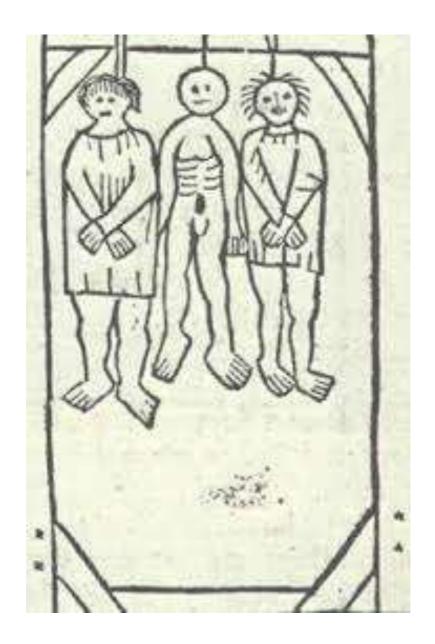
A l'horizon, le ciel est d'un rouge d'enfer...

Holà, secouez-moi ces capitans funèbres Qui défilent, sournois, de leurs gros doigts cassés Un chapelet d'amour sur leurs pâles vertèbres : Ce n'est pas un moustier ici, les trépassés!

Oh! voilà qu'au milieu de la danse macabre Bondit dans le ciel rouge un grand squelette fou Emporté par l'élan, comme un cheval se cabre : Et, se sentant encor la corde raide au cou,

Crispe ses petits doigts sur son fémur qui craque Avec des cris pareils à des ricanements, Et, comme un baladin rentre dans la baraque, Rebondit dans le bal au chant des ossements.

> Au gibet noir, manchot aimable, Dansent, dansent les paladins, Les maigres paladins du diable, Les squelettes de Saladins.



Cette illustration représente bien le poème et son titre

« Le déserteur » est un poème antimilitariste adressé au Président, écrit en 1954 par le poète français **Boris Vian** (1920-1959) :

Monsieur le Président Je vous fais une lettre Que vous lirez peut-être Si vous avez le temps Je viens de recevoir Mes papiers militaires Pour partir à la guerre Avant mercredi soir Monsieur le Président Je ne veux pas la faire je ne suis pas sur terre Pour tuer des pauvres gens C'est pas pour vous fâcher Il faut que je vous dise Ma décision est prise je m'en vais déserter

Depuis que je suis né
J'ai vu mourir mon père
J'ai vu partir mes frères
Et pleurer mes enfants
Ma mère a tant souffert
Qu'elle est dedans sa tombe
Et se moque des bombes
Et se moque des vers
Quand j'étais prisonnier

On m'a volé ma femme
On m'a volé mon âme
Et tout mon cher passé
Demain de bon matin
Je fermerai ma porte
Au nez des années mortes
J'irai sur les chemins

Je mendierai ma vie Sur les routes de France De Bretagne en Provence Et je dirai aux gens Refusez d'obéir Refusez de la faire N'allez pas à la guerre Refusez de partir S'il faut donner son sang Allez donner le vôtre Vous êtes bon apôtre Monsieur le Président Si vous me poursuivez Prévenez vos gendarmes Que je n'aurai pas d'armes Et qu'ils pourront tirer.



Cette photographie de Ferrari Pierre a été prise lors du franchissement du Song Lang par des éléments parachutistes ; les chars protègent le nord-ouest de la plage de débarquement. Je l'ai choisie car elle représente bien le chaos de la guerre du Vietnam que « Le déserteur » veut fuir.

Louis Aragon (1897-1982) est un poète engagé, il a écrit le poème « L'affiche rouge » en 1956 dans le recueil *Le roman inachevé*, ce poème a pour thème la guerre :

Vous n'avez réclamé ni gloire ni les larmes Ni l'orgue ni la prière aux agonisants Onze ans déjà que cela passe vite onze ans Vous vous étiez servis simplement de vos armes La mort n'éblouit pas les yeux des Partisans

Vous aviez vos portraits sur les murs de nos villes Noirs de barbe et de nuit hirsutes menaçants L'affiche qui semblait une tache de sang Parce qu'à prononcer vos noms sont difficiles Y cherchait un effet de peur sur les passants

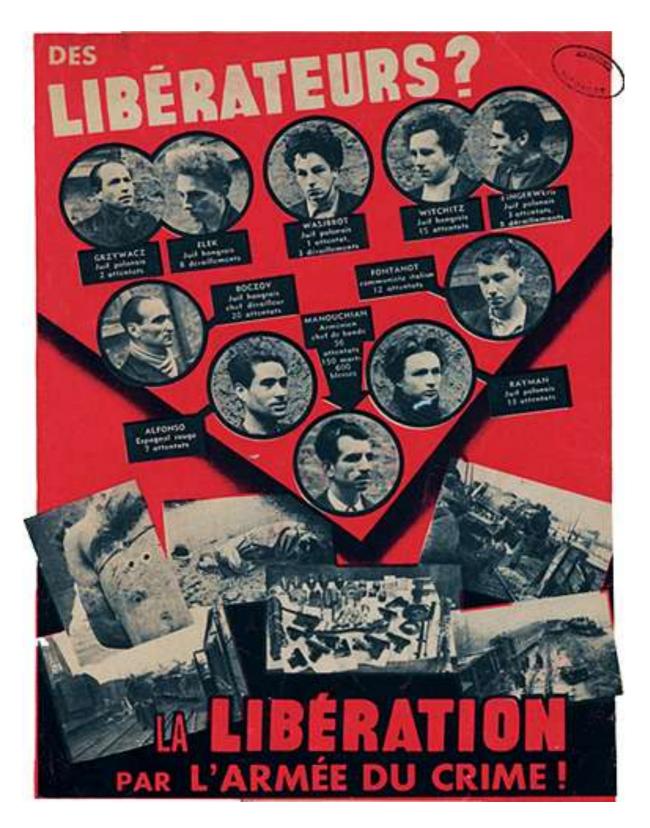
Nul ne semblait vous voir Français de préférence Les gens allaient sans yeux pour vous le jour durant Mais à l'heure du couvre-feu des doigts errants Avaient écrit sous vos photos MORTS POUR LA FRANCE

Et les mornes matins en étaient différents Tout avait la couleur uniforme du givre À la fin février pour vos derniers moments Et c'est alors que l'un de vous dit calmement Bonheur à tous Bonheur à ceux qui vont survivre Je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand

Adieu la peine et le plaisir Adieu les roses Adieu la vie adieu la lumière et le vent Marie-toi sois heureuse et pense à moi souvent Toi qui vas demeurer dans la beauté des choses Quand tout sera fini plus tard en Erivan

Un grand soleil d'hiver éclaire la colline Que la nature est belle et que le cœur me fend La justice viendra sur nos pas triomphants Ma Mélinée ô mon amour mon orpheline Et je te dis de vivre et d'avoir un enfant

Ils étaient vingt et trois quand les fusils fleurirent Vingt et trois qui donnaient le cœur avant le temps Vingt et trois étrangers et nos frères pourtant Vingt et trois amoureux de vivre à en mourir Vingt et trois qui criaient la France en s'abattant



Propagande Nazie montrant le groupe de résistants de Manouchian chef de bande. Nous avons choisi cette affiche car elle inspire le poème « L'affiche rouge ». **Paul Éluard**, (1895-1952) est un poète français qui adhère au dadaïsme. Il écrit « La Parole » en 1923, poème mettant en avant le concept de liberté, dans le recueil *Capitale de la douleur*:

J'ai la beauté facile et c'est heureux.

Je glisse sur les toits des vents

Je glisse sur le toit des mers

Je suis devenue sentimentale

Je ne connais plus le conducteur

Je ne bouge plus soie sur les glaces

Je suis malade fleurs et cailloux

J'aime le plus chinois aux nues

J'aime la plus nue aux écarts d'oiseau

Je suis vieille mais ici je suis belle

Et l'ombre qui descend des fenêtres profondes

Epargne chaque soir le cœur noir de mes yeux.

Guillaume Apollinaire (1880-1918) est un poète français et un précurseur majeur du surréalisme. Il écrit le poème « Automne malade » en 1913 dans le recueil *Alcools*:

Automne malade et adoré Tu mourras quand l'ouragan soufflera dans les roseraies Quand il aura neigé Dans les vergers

Pauvre automne
Meurs en blancheur et en richesse
De neige et de fruits mûrs
Au fond du ciel
Des éperviers planent
Sur les nixes nicettes aux cheveux verts et naines
Qui n'ont jamais aimé

Aux lisières lointaines Les cerfs ont bramé

Et que j'aime ô saison que j'aime tes rumeurs Les fruits tombant sans qu'on les cueille Le vent et la forêt qui pleurent Toutes leurs larmes en automne feuille à feuille

> Les feuilles Qu'on foule Un train Qui roule La vie S'écoule

« Le chant des partisans » a été écrit en 1943 par **Joseph Kessel**, il est devenu l'hymne de la résistance française pendant la Seconde guerre Mondiale. **Joseph Kessel** (1898-1979) est un romancier français juif :

Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines? Ami, entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne? Ohé, partisans, ouvriers et paysans, c'est l'alarme. Ce soir l'ennemi connaîtra le prix du sang et les larmes.

Montez de la mine, descendez des collines, camarades! Sortez de la paille les fusils, la mitraille, les grenades. Ohé, les tueurs à la balle et au couteau, tuez vite! Ohé, saboteur, attention à ton fardeau: dynamite...

C'est nous qui brisons les barreaux des prisons pour nos frères. La haine à nos trousses et la faim qui nous pousse, la misère. Il y a des pays où les gens au creux des lits font des rêves. Ici, nous, vois-tu, nous on marche et nous on tue, nous on crève...

Ici chacun sait ce qu'il veut, ce qu'il fait quand il passe.
Ami, si tu tombes un ami sort de l'ombre à ta place.
Demain du sang noir sèchera au grand soleil sur les routes.
Chantez, compagnons, dans la nuit la Liberté nous écoute...

Ami, entends-tu ces cris sourds du pays qu'on enchaîne? Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines?

Les paroles de « Le Clairon » ont été écrites en 1873 par le poète et homme politique **Paul Déroulède**, qui publia cette oeuvre dans le recueil *Les chants du soldat* :

L'air est pur, la route est large, Le Clairon sonne la charge, Les Zouaves vont chantant, Et là haut sur la colline, Dans la forêt qui domine, Le Prussien les attend

Le Clairon est un vieux brave, Et lorsque la lutte est grave, C'est un rude compagnon; Il a vu mainte bataille Et porte plus d'une entaille, Depuis les pieds jusqu'au front.

C'est lui qui guide la fête Jamais sa fière trompette N'eut un accent plus vainqueur; Et de son souffle de flamme, L'espérance vient à l'âme, Le courage monte au cœur.

On grimpe, on court, on arrive, Et la fusillade est vive, Et les Prussiens sont adroits Quand enfin le cri se jette: "En marche! A la baïonnette!" Et l'on entre sous le bois.

A la première décharge, Le Clairon sonnant la charge Tombe frappé sans recours; Mais, par un effort suprême, Menant le combat quand même, Le Clairon sonne toujours.

Et cependant le sang coule, Mais sa main, qui le refoule, Suspend un instant la mort, Et de sa note affolée Précipitant la mêlée, Le vieux Clairon sonne encor.

Il est là, couché sur l'herbe, Dédaignant, blessé superbe, Tout espoir et tout secours; Et sur sa lèvre sanglante, Gardant sa trompette ardente, Il sonne, il sonne toujours.

Puis, dans la forêt pressée, Voyant la charge lancée, Et les Zouaves bondir, Alors le clairon s'arrête, Sa dernière tâche est faite, Il achève de mourir. «L'enfant grec» a été écrit en 1829 et paru dans le recueil *Les Orientales.* Ce poème est inspiré de la guerre d'indépendance grecque de 1822. **Victor Hugo** dénonce dans ce poème le massacre des habitants de l'île de Chio après la déclaration d'indépendance :

Les Turcs ont passé là. Tout est ruine et deuil.

Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,

Chio, qu'ombrageaient les charmilles, Chio, qui dans les flots reflétait ses grands bois.

Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois

Un chœur dansant de jeunes filles.

Tout est désert. Mais non ; seul près des murs noircis,

Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis.

Courbait sa tête humiliée ;

Il avait pour asile, il avait pour appui Une blanche aubépine, une fleur, comme lui

Dans le grand ravage oubliée.

Ah! Pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux!

Hélas! Pour essuyer les pleurs de tes yeux bleus

Comme le ciel et comme l'onde, Pour que dans leur azur, de larmes orageux,

Passe le vif éclair de la joie et des jeux, Pour relever ta tète blonde, Que veux-tu ? Bel enfant, que te faut-il donner

Pour rattacher gaîment et gaîment ramener

En boucles sur ta blanche épaule Ces cheveux, qui du fer n'ont pas subi l'affront,

Et qui pleurent épars autour de ton beau front,

Comme les feuilles sur le saule?

Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux ?

Est-ce d'avoir ce lys, bleu comme tes yeux bleus,

Qui d'Iran borde le puits sombre ? Ou le fruit du tuba, de cet arbre si grand, Qu'un cheval au galop met, toujours en courant,

Cent ans à sortir de son ombre?

Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,

Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois,

Plus éclatant que les cymbales ? Que veux-tu ? fleur, beau fruit, ou l'oiseau

- Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,

Je veux de la poudre et des balles.

merveilleux?

Emile Verhaeren, écrit en 1916 dans *Les ailes rouges de la guerre* le poème engagé « Au Reichstag » :

On m'affirmait:

» Partout où les cités de vapeurs s'enveloppent, Où l'homme dans l'effort s'exalte et se complaît, Bat le cœur fraternel d'une plus haute Europe.

De la Sambre à la Ruhr, de la Ruhr à l'Oural, Et d'Allemagne en France et de France en Espagne L'ample entente disperse un grand souffle auroral Qui va de ville en plaine et de plaine en montagne.

Ici le charbon fume et là-bas l'acier bout, Le travail y est sombre et la peine y est rude, Mais des tribuns sont là dont le torse est debout Et dont le verbe éclaire au front les multitudes.

Aux soirs d'émeute brusque et de battant tocsin, Quand se forme et grandit la révolte brutale, Pour qu'en soient imposés les vœux et les desseins Leurs gestes fulguraux domptent les capitales.

Ils maîtrisent les Parlements astucieux Grâce à leur force franche, ardente et réfractaire, Ils ont le peuple immense et rouge derrière eux Et leur grondant pouvoir est fait de son tonnerre.

Leurs noms sont lumineux de pays en pays; Dans les foyers où l'homme et la femme travaillent, Où la fille est la servante des plus petits, Leur image à deux sous s'épingle à la muraille.

On les aime : ne sont-ils point simples et droits, Avec la pitié grande en leur âme profonde ? Et quand s'étend en sa totale ampleur leur voix, Ne couvre-t-elle point de sa force le monde ? »

Et l'on disait encor:

» Eux seuls tissent les rets où sera pris le sort. Qu'un roi hérisse un jour de ses armes la terre, Leur ligue contre lui arrêtera la guerre. »

Ainsi

S'abolissait l'effroi, le trouble et le souci

Et s'exaltait la foi dans la concorde ardente. La paix régnait déjà, normale et évidente Comme un déroulement de jours, de mois et d'ans. On se sentait heureux de vivre en un tel temps Où tout semblait meilleur au monde, où les génies Juraient de le doter d'une neuve harmonie, Où l'homme allait vers l'homme et cherchait dans ses yeux

On ne sait quoi de grand qui l'égalait aux Dieux, Quand se fendit soudain, en quelle heure angoissée! Cette tour où le rêve étageait la pensée,

Ce fut en août, là-bas, au Reichstag, à Berlin, Que ceux en qui le monde avait mis sa foi folle Se turent quand sonna la mauvaise parole. Un nuage passa sur le front du destin.

Eux qui l'avaient proscrite, accueillirent la guerre. La vieille mort casquée, atroce, autoritaire, Sortit de sa caserne avec son linceul blanc, Pour en traîner l'horreur sur les pays sanglants. Son ombre s'allongea sur les villes en flammes, Le monde se fit honte et tua la grande âme Qu'il se faisait avec ferveur pour qu'elle soit Un jour l'âme du Droit Devant l'audace inique et la force funeste. Aux ennemis dont tue et ravage le geste, Il fallut opposer un cœur qui les déteste ; On s'acharna ensemble à se haïr soudain, Le clair passé glissa au ténébreux demain, Tout se troublait et ne fut plus, en somme, Que fureur répandue et que rage dardée ; Au fond des bourgs et des campagnes On prenait peur d'être un vivant, Car c'est là ton crime immense, Allemagne, D'avoir tué atrocement L'idée Que se faisait pendant la paix, En notre temps, L'homme de l'homme.

Arthur Rimbaud (1854-1891) écrit en 1870 « Le dormeur du val » parut dans le recueil *Poésies*. C'est la guerre franco-prussienne qui le conduit à dénoncer l'absurdité des combats :

C'est un trou de verdure où chante une rivière, Accrochant follement aux herbes des haillons D'argent; où le soleil, de la montagne fière, Luit: c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue, Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu, Dort; il est étendu dans l'herbe, sous la nue, Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme Sourirait un enfant malade, il fait un somme : Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine; Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine, Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.



J'ai choisi d'illustrer le poème par cette peinture d'Olivier Bonnelarge, car c'est celle qui représente le mieux la beauté du paysage et ce soldat blessé au côté droit.